



Artémis, *Cœur d'artichaut* d'Hubert Viel (2012).

FESTIVAL. De Brive à Clermont, de Toulouse au Réel.

Retour de festivals

Dixième édition des **Rencontres européennes du moyen métrage** (2 au 7 avril) : l'occasion de voir de nouvelles manifestations d'un souffle romantique dans le jeune cinéma français.

Étincelles de Brive

Le Festival de Brive a constitué une étape importante, voire décisive dans la présentation des jeunes cinéastes français défendus dans le dossier « On n'est pas morts ! », le mois dernier. C'est ici que Justine Triet montra ses films pour la première fois et qu'*Un monde sans femmes* de Guillaume Brac débuta sa glorieuse carrière. L'occasion était donc belle, au moment où le festival fêtait sa dixième édition, d'examiner la nouvelle cuvée qui confirmait l'élan romantique et lyrique pointé dans nos pages le mois dernier.

Rencontres et évaporations

Mais l'impératif romantique suffit-il pour réussir un film ? La

spontanéité, la confiance donnée aux comédiens, le désir impérieux de filmer sans attendre le bouclage du scénario, est-ce que cela suffit ? Sur ces critères, *Those for whom it's always complicated* d'Eva Husson était le cas d'épèce presque chimiquement pur. Road-movie semi-improvisé où un triangle amoureux règle ses comptes sentimentaux le temps d'un week-end dans la Vallée de la mort, le film rentabilise toutes les opportunités du Do-it-yourself contemporain : capturer l'immensité photogénique des grands espaces américains dans le chas de l'objectif du 5D, instaurer une proximité complice entre la réalisatrice et ses acteurs. Mais tous ces arguments de fluidité

alimentent une séduction trop consciente d'elle-même, voire complaisante et tirant le film vers la pose « *hipsters in the desert* ». Si malgré tout le film convainc in extremis, c'est en parvenant à faire tomber les masques et à transmuier le dandysme affiché en une sensibilité presque épidermique, rendant palpable le frisson de sentiments enfin sincères et apaisés.

L'éphémère magie de la rencontre, c'était le thème commun de *Pour la France* de Shanti Masud et *Do You Believe in Rapture ?* d'Émilie Aussel : le premier est centré sur une nuit (blanche) à Paris qui réunit un groupe d'inconnus ; le second, localisé dans les paysages minéraux des calanques marseillaises, terrain de jeu, de balade et de drague de quatre post-adolescents. Les deux films dressent de vibrants portraits de groupes qui se disloquent, chacun, au petit matin, après une nuit initiatique. Chez Masud, le récit suit un rythme flottant et ferme à la fois, où les événements s'agrègent au fil des rencontres de hasard et tissent, l'air de rien, une matière onirique flottant au-dessus de l'état de veille de la ville. La beauté du film tient

dans son invocation métonymique d'un Paris comme havre pris entre deux passages, un port d'âmes cosmopolites pris entre deux états relationnels ou sentimentaux. Chez Aussel, on part sur un alliage documentaire-fiction (interviews, scènes « en bande », rencontres rejouées), qui paraît un peu convenu au départ, mais la force du film est de ne pas se satisfaire de sa touche impressionniste. Évoquant un Larry Clark fleur bleue, le film ose tirer l'élégie jusqu'au trip cosmique, durant une stupéfiante séquence finale où une veillée de feu de camp vire au voyage mental et abstrait, la tête dans les étoiles et des étoiles plein les yeux, comme un *2001* de poche, mais sans ironie ni ridicule. Il est vrai qu'un film dont le titre convoque Sonic Youth ne pouvait que se consumer dans de belles et abrasives aspirations.

Crépitement imparfait

Avec trois prix dans sa besace, *Artémis, cœur d'artichaut* d'Hubert Viel s'affirma comme le grand triomphateur de cette édition en jouant aussi la carte du bricolage inspiré. Une heure en super 8 noir et blanc pour revisiter sans complexes le mythe d'Artémis, sa rencontre avec la nymphe Kalie Steaux et les sortilèges que jettent sur les hommes ces deux créatures divines devenues, dans notre monde contemporain, un duo d'étudiantes en goguette, l'une fière et soucieuse, l'autre désinvolte et rigolarde. Inégal, parfois décalé, flirtant avec les fausses bonnes idées (telle celle de faire apparaître le réalisateur en « narrateur omniscient », finalement trop sage), mais réellement étincelant dans ses meilleurs moments, voilà un vrai film de laborantin, tout entier guidé par une sorte de plaisir enfantin à relier les mangas et la mythologie, les blagues potaches et le goût du merveilleux, la Nouvelle Vague et les effets spéciaux primitifs. L'expérience n'atteint pas toujours son plein rendement, mais au moins elle propose une forme pour de vrais et beaux débuts de cinéma : un crépitement imparfait et libéré qui ressemble à l'enfance de l'art.

Joachim Lepastier